

IV

CHARLES DOVALLE

La légende vient, en toutes choses, se placer à côté de l'histoire. Ce nom de George Farcy, qui avait jeté un certain éclat, n'était déjà plus vivant que dans la mémoire d'un petit nombre d'amis, fidèles à un souvenir, et le peuple, lisant ce nom sur une inscription de marbre placée près de l'hôtel de Nantes, à l'angle de rue où le jeune homme était tombé, se répétait que c'était là qu'était mort un *élève de l'École Polytechnique*.

Cependant des amis réunissaient dans un livre que publia M. Hachette, le 29 juillet 1834, les *Reliquiæ* de George Farcy. C'est un petit volume de deux cents pages, et pourtant on y retrouve tout entiers et sous toutes leurs faces l'âme antique et l'esprit généreux de Farcy ¹.

¹ J'écrirais un très-amusant article sur mon voyage à travers les bibliothèques, à la recherche des *Reliquiæ*. Il ne m'a pas été facile de lire les fragments de Farcy; la bibliothèque Mazarine ne les possède pas; à l'Arsenal, on se souvenait de les avoir vus, il y a longtemps, mais le livre *a dû être volé*. M. Alfred des Essarts interrogea le catalogue de la bibliothèque Sainte-Geneviève et ne trouva en fait de Farcy qu'un Farcy qui vivait au XVI^e siècle et écrivait en latin sur l'architecture. J'étais désespéré. A la bibliothèque de l'Institut, mêmes recherches, mêmes résultats. J'écrivis à M. Sainte-Beuve. M. Sainte-Beuve ne possédait plus Farcy dans sa bibliothèque. Il me renvoya à M. Géroze qui voulut bien m'offrir son volume au moment même où M. Hachette m'en adressait un exemplaire, miraculeusement retrouvé au fond de son magasin!.... Je tiens, à ce propos, à remercier M. Rathery de la bienveillance qu'il a mise à rassembler pour moi les volumes de La Morvonnais, dispersés dans les rayons de la rue Richelieu. Sans lui, je crois, je ne les aurais

Farcy était surtout un philosophe et un politique; mais à la fois poète et critique de premier ordre, il était aussi romancier. Les études sur Benjamin Constant, sur Louis XIV, sur Lamartine, méritent de rester. Je pourrais citer une pièce de vers, *Albion*, où, pour maudire l'Angleterre, il trouve des accents dignes des *Iambes*. En fait de romans, il a laissé plusieurs esquisses d'une touche délicate et fine qui annonçaient comme un nouveau Bernardin de Saint-Pierre. Où est-elle cette suavité de pinceau que connaissait si bien l'art antique? Des *études* brutalement brossées la remplacent aujourd'hui, et nous couvrons de couleurs crues notre palette qui suffisait si pleinement autrefois aux teintes pures et délicates. George Farcy s'était imprégné d'antiquité. Je me le figure sem-

pu lire, et, voyez comme le sort s'acharne après les malheureux, l'unique exemplaire du *Vieux Paysan* que possède la Bibliothèque, il était là depuis vingt ans, et personne ne l'avait coupé!

blable à ces fiers éphèbes qui savaient à la fois combattre sous Périclès et s'instruire sous Platon. Ce nom même du divin philosophe ne vient pas au hasard sous ma plume. Farcy s'était nourri de sa moelle divine, et dans la philosophie du disciple semble passer comme le souffle du maître. Farcy est indulgent, et pourtant il sait s'irriter devant la sottise et la vanité. « Que de gens, s'écrie-t-il, on rencontre dans le monde, d'une figure sans caractère, d'un caractère qui ne dément pas leur figure, assez à l'aise du côté de la fortune pour n'avoir besoin de personne, assez égoïstes pour ne penser qu'à eux; toujours prêts pour un bon mot, une partie de cartes, une complaisance pour les dames; amusants et commodes en ce qu'ils cherchent le plaisir et qu'on n'aura jamais avec eux d'affaires d'intérêt; d'une galanterie officieuse et empressée, tout incapables qu'ils sont d'amour; ne faisant jamais sentir par leur réserve ou leur orgueil que leur moi est là!... »

On sent que ces frivoles esprits convenaient peu à ce grave jeune homme qui excuse tout, sauf la médiocrité triomphante. Ses pensées ont quelquefois une précision superbe. Il a défini la liberté en une ligne :

Être libre, c'est vouloir le bien et pouvoir le faire.

Certes, la politique, voilà le but où Farcy eût aspiré. Il est permis de croire que, le lendemain de 1830, il eût été de ceux que le pays eût appelés à son aide. Jeux cruels de la destinée ! Au moment où ses rêves de liberté se réalisaient, où ses tristesses allaient s'éteindre sans doute et ses aspirations se fixer, où il allait épouser peut-être la sœur de Mollière qu'il aimait, à l'heure où toute épreuve semblait terminée, une balle le jette sanglant sur le pavé

C'est le destin, dirait un fataliste, et,—voyez les railleries du sort,—parmi ceux qui accompagnèrent Farcy jusqu'à son tombeau, se trouvait un jeune homme de vingt-

trois ans qui devait aussi tomber de même quelques mois plus tard.

Celui-ci s'appelait Charles Dovalle, et le bruit devait être grand sur sa tombe. En ce temps-là, on s'occupait assez des nobles choses de la poésie pour n'oublier pas un poète qui venait de mourir. Charles Dovalle était né dans l'Anjou, le 23 juin 1807, à Montreuil-Bellay, une petite ville coquette et charmante, avec de grands bois, de claires fontaines et de blanches maisons aux toits d'ardoise. *Le joli endroit pour naitre!* Comme il devait mourir avant le temps, Charles Dovalle naquit avant terme; il fut chétif et l'on eut grand'peur de le perdre. Mais, dans un corps frêle, il avait une âme ardente. Élevé au collège de Saumur, Dovalle, après des succès brillants, se rendit à Poitiers où il devait étudier le droit. Où a-t-on vu que les poètes soient faits pour compulser des dossiers de procédure et les oiseaux pour conduire la charrue? Théocrite et Virgile semblaient à Dovalle préfé-

rables à Cujas ou Bartholle, et son livre de chevet, ce n'était pas les *Institutes* de Justinien, mais sans doute quelque poète de l'amour, Tibulle, Ovide ou Catulle!

Et vraiment Dovalle commençait déjà à faire des vers charmants. On avait, à Saumur, créé pour lui un prix spécial de poésie française, et voici que le *Mercure* de 1827 accueillait avec un infini plaisir les vers que lui envoyait *mademoiselle Pauline A...*, des vers doux et purs, de jolis vers, semi-spirituels, semi-attendris, et personne ne savait, de son vrai nom, mademoiselle Pauline A... s'appelait Charles Dovalle. Il envoya, un jour, une chanson à Béranger, une chanson toute pleine de ce vent de liberté qui soufflait décidément beaucoup alors :

....Moi qui suis dans l'âge des chimères,
Ah ! laissez moi rêver la liberté !

Béranger prit la plume et répondit très-finement, très-gentiment : « Je vous engage à entremêler vos copies de jugements d'actes

aussi agréables que celui dont communication vient de m'être faite. C'est ainsi que Collé, votre devancier, en usait chez le procureur, et vous savez, monsieur, que Collé était un grand clerc dans notre bazoche. » Mais Dovalle se promettait bien d'être encore un plus grand clerc que Collé. Il quitta bientôt Poitiers et partit pour Paris. Ce n'était pas la Faculté de Droit qui l'attirait, à coup sûr, mais le prestige et l'éclat de la grande ville.

Il éprouvait une soif ardente de s'abreuver à la source de toute inspiration et de toute flamme. Puis, ce Paris, c'était la lutte, le combat glorieux, les grands efforts et la victoire! car l'apothéose ne manque jamais aux rêves de vingt ans. C'est le moment des dénouements heureux; tout s'irise, tout se dore; on épuise l'azur, on tarit le bonheur.

Quelle ivresse! Prendre sa place au milieu de ces élus dont les noms éblouissaient déjà, Victor Hugo, de Vigny, Lamartine!

F

Dovalle fut heureux. Dès l'abord, la renommée ne se montra pas sévère. On accueillit à cœur ouvert ce talent doux et pur, plein de fraîcheur et d'exquise délicatesse.

Écoutez ces vers charmants, *la Campagne après une pluie d'été*. Ce fut par eux qu'il débuta.

De l'eau qui tombe goutte à goutte,
Chrysa, je n'entends plus le bruit :
Le ciel est clair, l'ouragan fuit,
L'oiseau joue au bord de la route.

Entre les sentiers tortueux,
Sous les verts buissons d'aubépine,
Parmi les touffes d'églantine,
Chrysa, veux-tu venir, tous deux ?

Les papillons du crépuscule
De nouveau brillent étalés ;
Sous le vent la prairie ondule,
La caille chante dans les blés....

De telles pièces ne laissaient pas que d'être remarquées. On les recherchait même

avec un vif empressement, et Dovalle pouvait compter sur cette *gloire argent comptant* dont Alphonse Rabbe parlait si souvent avec amertume. Plusieurs journaux ouvrirent leurs colonnes au jeune poète, mais il dut payer au journalisme le tribut obligé et écrire des articles en prose. On les retrouverait dans l'*Écho des Salons* et dans le *Figaro* de ce temps-là ! Ce fut sa perte.

Le journalisme amène quotidiennement sous la plume des questions délicates et s'attaque à plus d'un amour-propre. Il faut être tout à fait bon ou tout à fait habile pour y passer sans querelle mauvaise. Involontairement, dans ce travail où la personnalité est de rigueur, on s'expose à blesser plus d'une susceptibilité, à entamer plus d'un épiderme. Ainsi fit Dovalle, sans le vouloir sans doute et par cette seule raison terrible qu'il avait quelque page blanche à remplir... M. Mira, le fils de l'excellent comédien Brunet, qui a légué au

théâtre le type de *Jocrisse*, se trouva offensé par une boutade du journaliste. Il était facile d'arranger l'affaire; mais M. Mira, irrité par un mot mordant écrit dans un moment d'humeur, se montra trop exigeant dans les excuses qu'il demandait. Dovalle déclara qu'il préférerait se battre.

Ceci se passait le 29 novembre 1830, quatre mois jour pour jour après la mort de Farcy. Le duel était décidé. Le lendemain matin, on part... Dovalle songeait à son enfance, écoulée au pied des ruines, dans son riant pays de Maine-et-Loire; il songeait à ses parents qu'il avait laissés là-bas, à tous les rêves qu'il avait rêvés, à toutes les espérances qu'il avait conçues, à toutes les chimères qu'il avait adorées...

Je rêve de douces chimères
Que l'avenir ne verra pas !...

Pendant que les témoins chargeaient les pistolets, il se retira à l'écart et écrivit les derniers vers d'un adieu à sa famille... On

les retrouva sur lui, troués par la balle...

Brillant d'un bonheur ineffable
Pour moi commençait l'avenir,
Et ma jeunesse était semblable
À la fleur qui vient de s'ouvrir.

M. Mira avait eu la main malheureuse...
Le blessé fut transporté chez un bûcheron,
et là, couché sur la paille, il fut soigné,
mais vainement. L'agonie dura longtemps,
—douze heures. On eût dit que cette pauvre
âme ne voulait pas quitter ce corps
meurtri et que cette voix ne voulait pas
s'éteindre, qui avait tant, et de si nobles,
et de si douces choses à chanter!...

« Mais depuis la mort de Dovalle, dit
M. Jules Janin¹, rien ne réussit à **M. Mira**.
Il passait dans la rue, et, bien que le combat
eût été loyal en toutes choses, à peine
si ses amis lui tendaient une main dédaigneuse.
Il avait une place, il la perdit; une
fortune, il perdit sa fortune et il ne fit plus

¹ *Histoire de la littérature dramatique*, t. I, p. 74.

que mener une vie errante et vagabonde, vivant à grand'peine et entraînant dans sa misère une jeune femme, aimée et honorée de tous. Enfin, il est mort obscurément, et chacun disait : *Pauvre Dovalle!* Il n'est pas bon d'avoir ses mains tachées de sang; il n'est pas bon d'entendre sans cesse, à son oreille déchirée, le râle d'un malheureux qu'on aura tué, pour un coup d'œil, pour un rien! »

Les poésies de Charles Dovalle furent pieusement réunies après sa mort, sous ce titre : *le Sylphe*. Il s'était, en un petit chef-d'œuvre, personnifié dans ce capricieux lutin qui s'enivre du parfum des fleurs et se nourrit d'un rayon de soleil :

Oh ! respectez mes jeux et ma faiblesse,
Vous qui savez le secret de mon cœur !
Oh ! laissez-moi, pour unique richesse,
De l'eau dans une fleur ;
L'air frais du soir, au bois une humble couche,
Un arbre vert pour me garder du jour....
Le sylphe après ne voudra qu'une bouche
Pour y mourir d'amour !

Cette note amoureuse est bien celle de Dovalle, émue et voluptueusement souffrante, mais avec je ne sais quel rayonnement purifiant une telle flamme.

Une femme ! Jamais une bouche de femme
N'a soufflé sur mon front, ne m'a baisé d'amour !
Jamais je n'ai senti sous deux lèvres de flamme,
Mes deux yeux se fermer et s'ouvrir tour à tour !
Et jamais un bras nu, jamais deux mains croisées,
Comme un double lien autour de moi passées,
N'ont attiré mon corps vers un bien inconnu !
Jamais un œil de femme au mien n'a répondu !
Une femme ! une femme ! Oh ! qui pourra me dire
Si jamais une femme, avec son doux sourire,
Avec son sein qui bat, et qui fait palpiter,
Avec sa douce voix qu'il est doux d'écouter ;
Si jamais une femme aimable et prévenante,
Amie, aux mauvais jours ; aux jours heureux,
Si cet ange du ciel un jour me sourira ! *[amante ;*
Si sa main à ma main quelquefois répondra !
Je suis jeune, et pourtant la gaité m'est ravie,
Et pourtant sans plaisir je dépense la vie ;
Et, souvent, quand, pour moi, les heures de la nuit
S'écoulaient sans sommeil, sans songes et sans bruit,
Il passe dans mon cœur de brûlantes pensées,
D'invincibles désirs, des fougues insensées . . .
Je ne respire plus ! C'est alors que ma voix

Murmure un nom tout bas... C'est alors que je vois
M'apparaître à demi, jeune, voluptueuse,
Sur ma couche penchée, une femme amoureuse,
Une image de femme, une femme... Oh ! pourquoi,
Quand mes bras étendus vont l'attirer à moi,
Fuit-elle tout d'un coup ainsi qu'une ombre vaine ?
Sur sa trace parfois le délire m'entraîne :
Je m'élançe, j'appelle... Au silence profond,
A l'ombre où je m'égare, à l'air qui m'environne,
Au sommeil qui me fuit, au lit que j'abandonne,
Je demande une femme—et rien ne me répond !
Rien ! rien autour de moi ! Comme arraché d'un songe,
Je m'arrête soudain... Je m'étonne, je songe
Que je suis seul, tout seull... tout seull... Et j'ai vingt ans!

Plus d'une fois Dovalle se rapproche ainsi de l'ardente, intime et profonde poésie qui dicta des chants si poignants à *Joseph Delorme*. O désespoirs, ô doutes que nous ne connaissons pas, fécondes amertumes, luttes où se retrempeaient les esprits, rêves généreux, espérances sans cesse déçues, sans cesse renaissantes, adoration du beau, épanouissement de la poésie, c'est donc dans le passé qu'il faut toujours vous rencontrer ?

M, Victor Hugo, qui écrivit la préface des œuvres posthumes de Dovalle, a caractérisé ainsi son talent : « Une poésie toute jeune, enfantine parfois ; tantôt les désirs de Chérubin, tantôt une sorte de nonchalance créole, un vers à gracieuse allure, trop peu métrique, trop peu rythmique, il est vrai, mais toujours plein d'harmonie, toujours plus naturel que musical ; la joie, la volupté, l'amour ; la femme surtout, la femme divinisée, la femme faite muse ; et puis partout des fleurs, des fêtes, le printemps, le matin, la jeunesse : voilà ce qu'on trouve dans ce portefeuille d'élégies déchiré par une balle de pistolet. » La *nonchalance créole* est un trait parfaitement saisi, mais M. Victor Hugo n'a pas assez marqué un côté selon moi distinctif des poésies de Dovalle, c'est son amour profond et sa compréhension singulière de la nature. Amour qui n'a rien du panthéisme de La Morvonnais et de Maurice de Guérin, amour d'artiste, de peintre, d'observateur, presque de naturaliste. Do-

valle s'occupe moins à interroger Cybèle endormie qu'à la contempler dans son sommeil. Pour Guérin, la nature a des voix, pour Dovalle des voluptés. L'un est un ami à qui l'on confie tous les secrets et toutes les peines; l'autre un amant qui ne récolte que les sourires.

Où fait-il du soleil? J'ai froid! Faites-moi voir
Un vieux pan de muraille où tombe la lumière,
Ou quelque large vitre ou quelque blanche pierre
Qu'un rayon de midi fait brûler jusqu'au soir.

Ici! Dieu! qu'on est bien! C'est presque une autre vie
Qu'une douce chaleur après un long hiver!
La chaleur vient du ciel! Comme elle vivifie
L'âme que les frimas engourdissaient hier.

A présent tout me rit: et la mouche brillante
Qui se balance là, sur ses ailes d'azur,
Et ces touffes de mousse, et l'herbe verdoyante
Qui point timidement dans les fentes du mur.

Les arbres vont fleurir; ils ont des boutons roses;
J'ai vu des papillons qui volaient alentour.
Dans un mois ce sera le premier temps des roses...
J'aime le temps des fleurs; les fleurs parlent d'amour.

Oui, les fleurs, puis bientôt les belles matinées,
Puis les grands fils d'argent qui courent sur les prés,
Puis, sous les gouttes d'eau, les plantes inclinées,
Qui cachent dans les foins leurs disques bigarrés¹.

Dans une autre pièce, la *Halte au marais*, il nous offre une succession de tableaux tout faits :

J'aime ces herbes qui s'enlacent
Et ces roseaux qui s'embarrassent
Courbés sous le poids d'un oiseau ;
Et ces débris tachés de rouille
Oh saute la verte grenouille
Dont chaque bond s'entend dans l'eau.

Je crois que ce sont là non des vers de versificateur, mais de poète. Cette sévérité de rythme et cette science de facture que Victor Hugo lui demandait, Dovalle les aurait certainement acquises plus tard. Nul doute que ce doux et à la fois riant et mélancolique poète, enfermant sa pensée dans une

¹ *Un Jour de Mars.*

forme définitive, ne fût parvenu à se classer parmi les plus grands et les plus illustres. Qui me démentira ? Je n'en voudrais pour exemple que la délicieuse variante sur cette question faite à une dame : *Qu'aimez-vous ?* et la *Bergeronnette*, un morceau digne de l'anthologie, et cette jolie chanson du *Curé de Meudon*, qui, intercallée dans une comédie, fit gagner beaucoup d'argent à je ne sais quel vaudevilliste. Cependant, Dovalle, ce poète des prairies en fleur, des haies embaumées, des doux paysages, des sylphes et des eaux, n'était pas seulement un Oberon affamé d'amour, soupirant et rêvant sous les saules. Il sentait profondément, il exprimait d'une façon saisissante ce qu'il sentait. Comme précision, comme émotion, le *Convoi d'un enfant* est un chef-d'œuvre.

Un jour que j'étais en voyage,
Près de ce clos qu'un mur défend,
Je vis deux hommes du village
Qui portaient un cercueil d'enfant.

‡ Une femme marchait derrière

Qui pleurait et disait tout bas
Une lente et triste prière,
Celle qu'on dit lors d'un trépas.

Point de parents, point de famille.
Je ne vis le long du chemin
Q'une pauvre petite fille
Cachant des larmes sous sa main.

Elle suivait la longue allée
Qui conduit au champ du repos,
Et paraissait bien désolée,
Et dévorait bien des sanglots!

Ainsi marchant, quand ils passèrent
Au pied de ce grand peuplier,
Ceux qui travaillaient s'arrêtèrent,
Et je les vis s'agenouiller,

Prier le ciel pour la jeune âme,
Faire le signe de la croix,
Et, quand passa la pauvre femme.
Se détourner tous à la fois!

Cependant, inclinant la tête,
Au cimetière on arriva.
Une fosse ouverte était prête;
Alors, un homme dit : C'est là!

Et, la fosse n'étant plus vide,

7

On y poussa la terre... et puis
Je ne vis plus qu'un tertre humide
Avec une branche de buis.

Et comme la petite fille,
S'en allant, passa près de moi,
Je l'arrêtai par sa mantille :
—Tu pleures, mon enfant, pourquoi?

—Monsieur, c'est que Julien, dit-elle,
Mon petit camarade, est mort !...
Et, voilant sa noire prunelle,
La pauvrete pleura plus fort.

Ce sentiment de pitié s'unissait chez Dovalle à un vif amour de la lutte. Lui aussi, sans doute, eût été un *poète de combat*. Il avait compris que ce siècle est semblable à un champ de bataille, et qu'il faut savoir prendre son rang dans une des armées qui s'y agitent. Il s'était décidé pour la bonne cause, celle du progrès. Il avait commencé déjà un roman, il voulait écrire un drame. Le soleil ne se consumait plus, comme il disait, *sans pouvoir lui faire un printemps*. A l'œuvre ! Que de projets ! que de travaux !

que d'ébauches! A vingt-deux ans, que ne peut-on attendre de la vie?

Triste et touchante destinée que la sienne, et rendue plus amère encore par le contraste du sourire et des larmes, et qui pourtant a rencontré des juges sévères pour la condamner! Oui, il s'est trouvé un homme qui, fatigué de l'hommage modeste rendu à cette tombe; qui, lassé d'entendre toujours appeler Aristide *le juste*, est venu s'attaquer à cette pauvre gloire, toute sanglante encore et qui ne prend le soleil de personne. « Après tout, s'est dit l'aristarque, c'était un tout jeune homme, un étourdi, et qui a bien fait de mourir s'il voulait faire connaître son nom! » Pauvre Dovalle! timide, résigné, doux et bon jusque dans ta renommée, pouvais-tu donc exciter la haine et faire naître l'envie?

Mais qu'importe! L'ombre plaintive du poète s'inquiète peu de ces attaques. Elle ne demande à ses amis qu'un souvenir, aux inconnus qu'un peu de pitié.

De la pitié ! Dovalle l'a payée assez cher pour qu'on ne la lui refuse pas. Il a acheté de son sang un peu de mémoire pour son nom, — son doux nom que vous lirez sur une tombe, abandonnée, dans le cimetière Montmartre ¹.

¹ Encore un mot. On pourrait croire que la cause du duel où succomba Dovalle était grave et que M. Mira s'était vu insulté dans son honneur. Un soir, Dovalle se présente au contrôle des Variétés, on lui refuse ses entrées ; il se rend dans le bureau du directeur qui le reçoit assez mal. Dovalle veut tirer une petite vengeance de cette réception. « M. Mira, écrit-il le lendemain, peut être Mira sévère, mais il ne sera jamais *Mira beau* ! » Calembour d'enfant terrible que ne pardonna pas une vanité piquée au vif. On se battit à l'épée d'abord, et M. Mira fut blessé ; puis au pistolet, et M. Mira fut vainqueur. Dovalle n'avait jamais touché de sa vie ni une épée, ni un pistolet.